

## Johanna Skibsrud

Normand Cazelais

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2012). Compte rendu de [Johanna Skibsrud]. *Lettres québécoises*, (146), 26–26.

JOHANNA SKIBSRUD

*Les sentimentalistes*, traduit de l'anglais par Hélène Rioux

Montréal, XYZ, 2011, 200 p., 22 \$.

## Mémoire de guerre

Quoi qu'on fasse, le passé nous habite. Tout comme la présence – ou l'absence – des êtres qui nous sont chers. Ce passé et ces êtres ont été et sont, comme l'écrit Johanna Skibsrud, des « témoins et continuent de l'être ».

Avec *Les sentimentalistes*, notre collègue Hélène Rioux signe, chez XYZ, la traduction d'un roman paru aux Gaspereau Press en 2009 et récompensé l'année suivante par le prix Banque Scotia Giller. Cette distinction littéraire, créée par le philanthrope Jack Rabinovitch, couronne une première œuvre dans le domaine de la nouvelle ou du roman publiée au Canada anglais. En 2011, *The Sentimentalists* a fait l'objet d'une nouvelle édition aux États-Unis par la maison W. W. Norton & Company.

La critique anglo-saxonne a été élogieuse. *The Globe & Mail* a parlé de « beauté brute, stupéfiante ». *The Guardian*, quotidien de Charlottetown, capitale de l'Île-du-Prince-Édouard, a souligné l'originalité du propos et la qualité de l'écriture de la jeune auteure Johanna Skibsrud, elle-même originaire de la Nouvelle-Écosse. Celle-ci a également publié deux recueils de poésie, *Late Nights with Wild Cowboys* (Gaspereau, 2008), finaliste au prix Gerald-Lampert, et *I Do Not Think that I Could Love a Human Being* (Gaspereau, 2010).

L'anglais et le français définissent le sentimentalisme comme une tendance à se conduire de façon trop sentimentale. Les souvenirs sont souvent associés à cet état d'esprit. Ce sont eux qui tissent la trame de ce roman qui parle d'un père absent et de la guerre. Cette guerre a été celle du Vietnam, guerre emblématique, de ce côté-ci du monde occidental, de la génération des baby-boomers qui a eu de si grands idéaux, qui a eu à sa disposition de si grands moyens que les générations qui l'ont suivie se demandent encore si elle ne leur a laissé que des miettes.

Cette guerre, horrible comme toutes les guerres, explorée dans ses arcanes les plus douloureux tant dans la littérature que dans le cinéma depuis *The Naked and the Dead* jusqu'à *Platoon* et *Apocalypse Now*, Johanna Skibsrud ne l'a pas connue ni d'ailleurs sa narratrice qui essaie, au sens premier du terme, de retrouver son père. Il avait pour prénom Napoleon, avait été alcoolique et fan d'Humphrey Bogart, d'une certaine Amérique. Cette Amérique a largement disparu dans les cauchemars de ce pays des antipodes et de sa guerre inhumaine comme toutes les guerres.

Napoleon Haskell, lui qui n'a jamais été empereur mais un homme ordinaire qui aimait la poésie et les mots croisés, a plongé, la nuit du 21 octobre 1967, dans un cauchemar très personnel quand est mort Owen, son ami, quand a été abattue une Vietnamiennne par des Marines. Des années plus tard, malade et de retour chez Henry, le père d'Owen, au bord d'un réservoir qui a noyé des maisons comme les années et les troubles de l'existence submergent les souvenirs, le père de la narratrice — qui a eu une relation pour le moins distendue avec sa femme — va mourir, les idées floues, l'esprit perturbé. Un historien tentera de savoir ce qui s'est passé cette nuit-là.



JOHANNA SKIBSRUD

Mais est-ce là le plus important ? Qu'a été ce père pour sa fille ? Qu'a-t-elle été pour lui ? L'a-t-elle vraiment connu ? Que sont en fait les relations père-fille ? Qui connaît les zones d'ombre de ces relations ? En l'espèce, la narratrice n'a que des bribes : « Le peu que je savais des expériences de mon père à partir des fragments que j'avais rassemblés au cours de notre dernier été ensemble. » Et elle ajoute plus loin :

*C'est vraiment le maximum — le mieux — que nous pouvons faire : répondre aux questions qui se posent d'elles-mêmes et à nous et décrire, même si ce n'est que pour nous, les choses que nous avons aimées, auxquelles nous avons cru et les actes que nous avons ou nous aurions aimé avoir faits, que nous ferons maintenant, que nous ne cesserons de refaire dans les parties silencieuses de nos esprits.*

*Les sentimentalistes* regroupe ses chapitres en de grands épisodes identifiés à des lieux : Fargo dans le Dakota-du-Nord, Casablanca (qui n'est pas au Maroc...), le Vietnam. Le récit va d'un lieu vers d'autres lieux, d'un temps vers d'autres temps, de l'intérieur vers l'extérieur et vice-versa. La structure du roman est complexe, son contenu témoigne d'une étonnante maturité. Sa langue, telle que l'a traduite Hélène Rioux, est fluide, un peu évanescente. *Traduttore, traditore* : « traduire, c'est trahir », disaient les Italiens. Je n'ai pas eu l'occasion de lire le texte original, mais j'ai l'intime conviction qu'il n'a pas été trahi par sa version française.



HÉLÈNE RIOUX